



Théâtre Saint-Gervais

«Quartett» explose les barrières pour mieux miner la guerre (des sexes)



Gilles Tschudi et Jeanne de Mont incarnent plusieurs personnages des «Liaisons dangereuses». CHRISTIAN LUTZ

Quels plus redoutables comédiens que le Vicomte de Valmont et la Marquise de Merteuil, que Choderlos de Laclos a pourtant couchés dans un roman épistolaire dix ans avant la Révolution française? Les «Liaisons dangereuses» dont ils tirent les ficelles ne tiennent-elles pas à la virtuosité de leurs doubles jeux? Avec l'inexorable déclin moral des puissants et l'irréconciliable combat d'Éros et Thanatos, l'Est-Allemand Heiner Müller (1929-1995) avait clairement en ligne de mire la théâtralité des instigateurs libertins en composant sa pièce «Quartett» dix ans avant la chute du mur de Berlin.

Sans attendre, c'est l'Américain Bob Wilson qui s'est aussitôt emparé de la partition en 1980 (puis rebelote en 2006, avec Isabelle Huppert), suivi notamment de Patrice Chéreau, d'Anne Teresa de Keersmaecker avec les TG Stan ou encore de Matthias Langhoff. Des

jalons dramaturgiques auxquels la Genevoise Maya Bösch ajoute sa touche après avoir longtemps sinué autour de l'œuvre, elle qui avait amorcé sa carrière de metteuse en scène en montant en 1999 le «Hamlet Machine» du même auteur.

Élégant, charnel, crépusculaire, le style propre à sa Cie Sturmfrei se reconnaît dès l'abord, avec cette rigoureuse attention portée à l'emballage scénique. Derrière les grands pans de miroirs noirs conçus par Thibault Vancaenenbroeck, s'enchaînent les rings successifs qu'une blancheur implacable nimbe de nuages, selon la vision de l'éclairagiste Victor Roy. Alternant avec la mate pulsation du désir, le créateur son Rudy Decelière fait résonner les portes d'un bunker d'outre-tombe. On frise l'érotisme glacé d'un Helmut Newton, l'onirisme métallique d'une

rengaine new wave.

Jeanne de Mont, corsage et jean sombres, ainsi que Gilles Tschudi, corset également sous son manteau anthracite, font leur entrée en scène depuis la salle. Leurs corps, mais surtout leurs voix amplifiées se livrent une bataille sans issue, sans merci – cela qu'ils campent les venimeux Merteuil et Valmont du XVIII^e ou s'adressent à leurs reflets contemporains, qu'ils vainquent en prédateurs ou qu'ils capitulent en proies, qu'ils cèdent aux pulsions de vie ou de mort, qu'ils endossent des rôles masculins ou féminins conformément ou non à leur propre sexe, qu'ils fulminent en français ou en allemand.

De la guerre au genre, nombreux sont les thèmes de «Quartett» qui font écho à notre actualité. Le parti pris de Maya Bösch consiste, après Müller, à les aborder en crabe: en commençant par intervertir identités, armes et langages

en présence. Aucune trêve ne sera possible sans avoir incarné l'autre au préalable. La notion même de camp doit se torpiller en première ligne. Quitte à se faire sentencieuse, la proposition, convenez-en, ne peut que subjuguer. **Katia Berger**

«Quartett», jusqu'au 21 janvier au Théâtre Saint-Gervais, www.saintgervais.ch